

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 71 (1932)
Heft: 8

Artikel: A l'abbaye
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-224454>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 24.10.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

toutes les dimensions chevauchant des crochets plantés à l'embrasure de la fenêtre ; scellée contre le mur, en pleine lumière, une perceuse à main, flanquée à droite et à gauche d'un jeu de forêts bien alignées. A l'autre extrémité de l'établi, un tour à pied avec ses accessoires. Sur une table basse, au milieu de l'atelier, une sorte de cage de fer supportant des rouages, des encliquetages d'un mécanisme apparemment inachevé.

— Voyez, messire, me dit le bénédictin, en tournant vers moi sa face glabre et émaciée, je monte un mécanisme de réveil que notre révérend père m'a chargé d'ajuster à l'horloge de notre monastère !

Il parle d'une voix lointaine et vieillotte comme le timbre des horloges antiques, et n'a nullement l'air surpris de ma présence dans son atelier si ordonné et si bien outillé.

— Un réveil du système de Carovagius ? lui répliquai-je d'un ton naturel, qui me surprind moi-même, et mes yeux tombent sur un calendrier perpétuel gravé sur une planchette de chêne et enrichi d'enluminures ; millésime : mille cinq cent et neuf ! On faisait déjà de l'horlogerie en ce temps-là ?..

Mais le moine-mécanicien interrompait mes réflexions.

— Oui, maître Estaquaz, un réveil du système de Carovagius, mais avec un perfectionnement de mon invention... Et un afflux de sang colorait les pommettes du vieux mathématicien, qui continuait en s'animant peu à peu.

— Mon réveil sonnera automatiquement, le jour pour les offices de prime, tierce, sexte et none, et la nuit pour les vêpres, les complies, les nocturnes et les laudes ; voilà mon invention, messire, qu'en dites-vous ?.. Le profane Carovagius est en retard ! Voyez-vous, les couvents ont trouvé, et c'est bien avant les profanes, toute la mécanique, toute la civilisation... Embusqué derrière la pierre du cromlech, ayant l'irmensul comme point de visée, le savant druide celtique lisait, dans son cirque de menhirs, non seulement l'heure, mais la saison et le méridien. Ce sont les mages, ces prêtres-astrologues chaldéens, qui sont les inventeurs du gnomon et du polos, les premiers cadrans solaires. Les historiens profanes l'ignorent, mais moi je sais que c'est un frère bénédictin qui a adapté au sablier un cadran avec aiguilles marquant le temps.

Je vous accorde que les clepsidres de l'antiquité ont été perfectionnées par le profane Ctésibius ; mais l'honneur de l'invention géniale de l'horloge à poids moteur, du balancier et de l'échappement revient au moine Gerbert, savant mathématicien. C'est lui le vrai père de l'horlogerie. Quand Giovanni Dondi présenta à Hubert, prince de Carrare, son horloge astronomique, qui lui avait coûté seize années de travail, de 1338 à 1354, et qui fit l'admiration générale, l'invention de Gerbert datait de trois siècles et demi, déjà !...

Et après Gerbert, que de moines-horlogers ont utilisé sa géniale trouvaille et ont construit de vrais chefs-d'œuvre de mécanique !

Venez, messire, venez ! poursuivit le bénédictin en se levant de son escabeau.

Nous sortons de la spacieuse cellule du savant moine-mécanicien par une lourde porte en chêne épais, de style ogival. Mon guide la ferme à clef. Dédale de corridors en pierre, frais, peu éclairés, larges, mais bas ; escaliers en pente douce, aux marches à large foulée ; barrières en pierre, ajoutées d'ornements ouvrés en feuille de trèfle ou de frises à feuilles d'érable. Nous croisons de temps en temps une forme humaine drapée de bure, la cape baissée, qui, d'un geste strict, fait silencieusement le signe de croix, passe, s'éloigne. Nous montons. Par une baie, mi-fenêtre, mi-meurtrière, j'aperçois des remises, des hangars, une étable, les dépendances d'une abbaye.

— L'abbaye de dominus Poncius de Saint-Oyens de Joux, répond le moine à mon regard interrogateur ; puis il reprend son chapelet qu'il égrene.

Enfin, il s'arrête devant une porte bardée de fer, constellée de têtes de clous. Il détache de sa ceinture une énorme clef qui s'introduit sans

bruit dans la serrure. Nous entrons dans une salle carrée ; c'est le haut d'une tour dont on voit la charpente en pointe. Cette vaste pièce est entièrement occupée par une horloge énorme.

Un tic-tac d'horloge frappe mon oreille.

— Oui, maître Estaquaz, un balancier !... Ça vous surprend ! Encore une de mes inventions. L'horloge que vous voyez installée ici est une horloge à poids, et j'ai remplacé le foliot oscillant à chaque dent de la roue d'échappement, par un balancier, messire, ajouta le bénédictin avec un regard de triomphe.

Mes souvenirs se brouillaient. Moi qui croyais que le balancier était dû à Huygens, du dix-septième siècle.

— Voyez ici le cadran des secondes !..

Le savant écoutait avec ivresse le tic-tac, et son œil brillant d'une étrange lueur suivait la petite aiguille sautillante.

— Quelle précision, messire ! Le soleil n'est pas plus ponctuel ! Venez, venez voir ma sonnerie, mes dindelles, mes automates.

Il me saisit par la manche et m'entraîna vers l'autre face de son étonnante mécanique.

— Attention ! Voici l'heure !

Alors, la scène qui se passa devant mes yeux, dans cette tour solitaire du couvent, me plongea dans l'émerveillement.

L'aiguille des minutes, un trident de Neptune, arrivait sur midi : alors, au fronton, deux Renommées se tournent vers un coq qui chante trois fois en battant des ailes. Sur une scène, en dessous, l'ange Gabriel ouvre une porte, s'avance vers Marie et la salue ; le Saint-Esprit descend sur elle et Dieu le Père la bénit par trois signes de croix ; le mystère est accompli ; c'est l'Annonciation.

— Le carillon ! clame mon moine, qui gesticule comme un fou.

Sur une deuxième scène, plus vaste, à hauteur d'homme, quatorze anges carillonnent sur les dindelles les dix strophes de l'hymne de saint Jean. Au milieu, le directeur bat la mesure et se tourne vers chaque groupe de sept anges qui fait entendre alternativement une strophe. A la septième, saint Pierre ouvre une porte, s'avance et regarde le peuple. A la huitième, il ouvre la porte des apôtres, que deux enfants continuent du doigt : la procession se prépare. Incontinent paraissent les douze apôtres, un marteau à la main.

— A une heure, interrompt mon bénédictin, le premier apôtre frappera un coup ; à deux heures, le deuxième donnera deux coups. A douze heures, la procession passera tout entière et chaque saint frappera un coup...

Je voulais voir alors de plus près la merveille de mon savant inventeur ; mais à peine avais-je soulevé la fermeture que deux Hercules placés de chaque côté de la scène laissèrent tomber, avec un fracas de tonnerre, les massues dont ils étaient armés.

...Je sursaute et me réveille brusquement dans la caverne à Jean du Bois ; mon feu s'est éteint et le temps s'est couvert ; il va faire de l'orage.

Je me frotte les yeux et tourne instinctivement mes regards vers le fond de la grotte : mais seule une touffe de capillaire pend à la roche. J'ai rêvé...

En passant à côté du Champ du Vieux Moutier, je vois des gens qui bêchent leur jardin...

Cyprien.

Politesse. — M. W. qui est septuagenaire, depuis quelques années, rencontre le tout petit Jacques, auquel il demande :

— Comment se porte ta grand-mère, mon petit ami ?

— Très bien, répond le bambin.

Puis il ajoute poliment :

— Et la vôtre ?

Le bon moyen. — Des voyageurs pour Nice engageant la conversation :

— Vous irez sans doute jusqu'à Monte-Carlo ?

— C'est le but de mon voyage.

— Vous jouerez ?

— Je ne fais que ça : deux séances par jour et je ne perds jamais...

— Vous me ferez connaître votre système ?

— Il est bien simple : je joue du violon.

L'INSPECTEUR



L'ÉCOLE vient de sonner, la cloche vibre sourdement encore dans le clocher du collège. Là-bas, sur la route qui dévale la colline, un homme s'approche à grands pas : c'est l'inspecteur !

Très tôt, il a quitté la capitale. Le petit train a gravi les côtes, longé les collines, cotoyé la rivière, traversé la cité médiévale. Il a quitté le train, pris la route qui monte. Sans souci de la longueur du chemin, qu'il vente ou qu'il gèle, ou que le soleil poudroie, il va, par monts et vaux, jusqu'au petit village dont il doit visiter les classes : c'est l'inspecteur !

L'école est commencée. Il entre : la gent enfantine se lève, et le régent répond à sa cordiale poignée de main, puis dépose son chapeau et son manteau à la patère. Monsieur l'inspecteur s'installe au pupitre, il feuillette les registres, vérifie les cahiers. Il pose des questions, fait lire ce groupe, calculer celui-là. A la carte, il faut qu'on lui montre où la Sarine prend sa source, — c'est un piège ! — et nommer trois villes sur le Rhin, et tous les sommets des Alpes valaisannes.

Quand la matinée est finie, il reprend son manteau, son chapeau et sa sacochette, et toujours du même pas, il s'en va ailleurs rendre semblable visite : c'est l'inspecteur !

Partout il va et partout s'enquiert ! Instituteurs et autorités, nul ne lui reste inconnu, il doit tout voir et tout prévoir : c'est l'inspecteur !

Quand des années ont passé, il change d'arrondissement, il s'en va vers d'autres collines et vers d'autres rivages continuer sa délicate mission. On l'a vu, jusqu'à hier. Demain, on ne le verra plus entrer dans la classe tiède ; on n'entendra plus sa voix chaleureuse... et alors on sent que les ans ont passé, et que l'on a vieilli !

Lui, l'inspecteur, il va où sa tâche l'appelle, sachant que son devoir ne change pas : il est l'inspecteur, le guide, le conseiller, le protecteur de l'École. Son courage ne faiblit pas : qu'il neige ou qu'il bruine, ou que l'automne dore les frondaisons, il s'empresse vers le collège où la jeunesse étudie, où mûrit la moisson de demain !

Qui, mieux que lui, saurait parler de cette patrie qu'il connaît si bien, qu'il aime et qu'il sert : c'est l'inspecteur !

St-Urbain.

A L'ABBAYE



ENTREZ, entrez, Mesdames et Messieurs, vous allez voir ici un spectacle qui vous fera oublier les pagaies de votre ménage et les jérémiades de votre belle-mère. Entrez, entrez : pendant quelques instants vous ne penserez pas à la crise. Si vous ne voulez pas l'oublier, entrez quand même pour que, moi au moins je n'en souffre pas ! Dégelez vos portemonnaie !

Amusés, les badauds se pressent à la caisse du spirituel bateleur qui, depuis quelques jours, s'est installé à la foire du Midi.

J'ai pensé que ce forain, avant d'être un homme d'esprit, est un économiste qui s'ignore.

Pour peu qu'il sache écrire, décortiquer une statistique et employer des mots à soixante-quinze centimes, on le sacrerait technicien. Car il y a, à mon humble avis, dans sa parade une claire explication des causes de la crise et une juste indication de son remède.

De quoi se plaignent les financiers et les hommes d'affaires ?

D'un manque de circulation. L'argent ne voyage pas assez.

Et malgré cela tous les financiers et tous les hommes d'affaires y regardent à deux fois avant d'engager un sou dans une entreprise.

On va prêchant partout :

— Economisez ! Economisez !

Mais si tout le monde se met à économiser, c'est seulement alors que nous allons être dans le pétrin.

Que ceux qui comme moi n'ont rien ou pas grand-chose, hésitent à lâcher quelques francs, passe encore. Mais que des magnats de la finance comme j'en connais — un journaliste doit, hélas, fréquenter tous les milieux — négligent d'acquies-

rir une auto modèle 1932 pour conserver leur antique bagnolle 1930, j'appelle ça un crime. Ils ne feront croire à personne qu'en jouant à la baisse leurs bénéfices sont tellement minimes qu'ils en sont réduits à tenir sévèrement leurs comptes de ménage.

On s'est extasié l'autre jour parce que la reine d'Angleterre avait revêtu lors d'une cérémonie officielle une robe qu'on lui connaissait déjà. Quel exemple magnifique ! Pas du tout. On ne fera croire à personne tout de même que la couronne d'Angleterre soit forcée à de pareilles mesures. Alors, à quoi riment ces économies ?

Si vous avez de la galette, dépensez-la. Faites-la circuler. Donnez-la moi, par exemple, je me chargerai bien de la dégeler.

Il est vrai qu'après m'avoir lu, vous jugerez peut-être que je ne suis pas un économiste distingué.

Le Conteur.



A côté du bonheur.

X

Juliette, un soir de mai, quelques semaines après la rupture de ses fiançailles, était assise dans la grande chambre. Tout le jour, elle avait travaillé dans le jardin, mais la pluie était venue qui l'avait forcée à rentrer. Sa tristesse, qu'elle avait un peu secouée dans la grande lumière du dehors, l'attendait là. Elle prit un ouvrage qu'elle laissa tomber sur ses genoux... A quoi bon ? Vaguement, elle regardait tomber la pluie dans le petit jardin qui, du côté opposé à la rue, verdoyait sous les fenêtres. Elle songeait à cette froide soirée de novembre où elle avait été si heureuse... Comme la vie était pesante et triste depuis qu'elle n'avait plus Maurice. Les jours se traînaient lourdement, monotonnement... Avec angoisse, elle se remémora le jour de la rupture, les allées et venues assourdies, puis les éclats de voix de Mme Albertine Destral qui était venue la supplier, et, la trouvant inflexible, l'avait traitée de coquette et de mauvaise fille... Ah ! l'affreux moment !... Mais il n'y en avait point eu de plus affreux que celui où elle avait renvoyé Maurice. Avait-elle été dure et injuste ?... Le soir de l'An, quand ils allaient ensemble à Doullens, il lui avait dit : — Ah ! comme ce souvenir lui faisait mal ! — il lui avait dit : « Tu sais, on n'est pas parfaits, il y aura à supporter »...

Avait-elle été lâche et égoïste ? Avait-elle refusé de supporter la part des heurts, de froissements, inévitables à ceux qui ne veulent pas vivre seuls ?... Après la rupture, une de ses amies avait dit, et on le lui avait rapporté : « Elle ne l'aimait pas assez... » Peut-être, en effet, ne l'aimait-elle pas assez, mais elle ne pouvait pas, non, elle ne pouvait pas être la femme de quelqu'un qui pouvait se changer en brute incapable de raisonner... Ah ! pourquoi n'avait-il pas voulu changer ? Quand elle le suppliait, pourquoi n'avait-il pas voulu ? Il ne l'aimait pas non plus assez, voilà... Tout était donc bien ainsi... Oui, tout était bien, et pourtant elle souffrait, plus rien ne l'intéressait, plus rien ne lui était... Et tout la blessait, un mot, une chanson, un rire... et la curiosité des gens, leur commisération, leurs questions, les renseignements qu'ils croyaient devoir lui donner... Comme tout cela avait été affreux !...

— Juliette, fit la voix dolente de Mme Destral, ne veux-tu pas venir souper ?

Juliette se redressa, fit semblant de travailler.

— Déjà ! dit-elle.

— Oui, le papa ne voit plus clair à la remise, il aime autant manger la soupe à présent.

Dans la cuisine, près de la table où fumait la soupière, le père était assis, sombre et taciturne.

— Hector n'est pas là ? demanda la jeune fille.

— Hector ! il n'est pas seulement venu gouverner.

— C'est curieux, dit Juliette indifférente, il n'était pas là à dîner, je crois.

— Ma foi non, il est parti endimanché ce matin, sans seulement dire où il allait.

— Le voilà, dit la mère, ne lui fais point de reproches, Victor, ça ne sert à rien.

Hector entra, avec l'air maussade qu'il gardait pour la maison, mais qui, ce soir-là, semblait cacher de l'agitation, et une expression en même temps de triomphe et d'anxiété. De son chapeau l'eau coulait sur les dalles de la cuisine.

— Tu n'avais point de parapluie, Hector, dit la mère d'un ton de reproche.

— Ma foi non, je ne pouvais pourtant pas me faire vergogne par Lausanne avec mon vieux riflard.

— Ne savais-tu pas demander de l'argent pour en acheter un, dit Mme Destral conciliante.

— Demander de l'argent !... Il fait beau vous en demander, de l'argent.

— On ne t'en a jamais refusé pour ce qui est nécessaire.

— Oui, avec votre métier à crever de faim, on en a de l'argent pour ce qui est nécessaire.

— Tais-toi, Hector, as-tu déjà eu faim ?

— Faim, manière de parler, mais quand je pense à la vie qu'on mène, sans le sou d'un bout de l'année à l'autre, quand même on turbine comme des nègres.

— Tu ne t'es pas tant foulé ces jours, remarqua le père avec amertume, quand tu n'étais pas chez ta Marcelle, tu te balladais avec tes habits du dimanche, on ne sait pas où.

— Oui, mais moi, je commence à en avoir plein le dos d'être morigéné et commandé comme un petit garçon.

— Où veux-tu en venir, à la fin du compte, dit M. Destral impatienté, je vois bien que tu as une idée derrière la tête.

— Oui, j'en ai une...

Il s'arrêta un instant, et reprit :

— J'ai passé l'examen pour entrer au chemin de fer.

Il y eut un lourd silence, puis le père dit, la voix étouffée par la colère :

— Ce n'est pas possible que tu aies si petite conscience.

— Petite conscience !... C'est ça, on a petite conscience parce qu'on cherche à se faire une position pour pouvoir se marier.

— Alors, tu ne l'as pas, ta position toute faite ?... du terrain, une maison... de quoi gagner honorablement ta vie ?

— Alors, comment veux-tu que j'amène une femme où il y en a déjà deux ? Si Juliette s'était mariée, ce serait différent.

— J'irai en place, dit Juliette avec amertume, tu le sais bien, du jour où tu amèneras ta femme, je m'en irai.

— Je vois ça, une princesse de ton espèce, aller en place.

— Non, dit le père, je ne veux pas qu'elle aille en place, il y a assez d'ouvrage ici pour elle, jusqu'à ce qu'elle ait trouvé un bon mari, et pour ta femme.

— Mais moi, je ne veux pas que ma femme soit la servante de ma sœur ni de ma mère.

— Oh ! Hector, dit Juliette, une bonne femme comme la maman.

— Ça fait que, dit M. Destral, tu aurais la conscience de nous laisser, à notre âge ?

— Ma foi, vous vous arrangerez... que voulez-vous que j'y fasse ?... je veux me marier, il faut me faire une position.

— Alors, encore une fois, tu n'en as pas une ici, de position ?... Dix poses de terrain non hypothéqué, il n'y a pas, par hasard, de quoi gagner sa vie pour ceux qui n'ont pas les côtes tournées en long ?

— On le voit ! vous voilà à bientôt soixante ans obligés de trimer comme des forçats.

— On n'y serait pas obligés si on avait un fils pour nous aider et reprendre le train.

— Ecoute voir, Hector, dit la voix plaintive de Mme Destral, tu n'es pas raisonnable... Il te semble qu'on doit gagner de l'argent sans travailler... qu'a-t-on de mieux à faire qu'à travailler, pas seulement pour gagner de l'argent, mais pour être utiles ? Mon père, quand il avait réussi un beau champ de blé, était plus content qu'un roi, et pourtant, le blé se vendait vingt francs les cent kilos... et il n'est pas devenu riche, mon père, mais il a toujours été heureux.

— Quel dommage, dit Juliette, que tu fréquentes cette fille qui te détourne de la campagne... si seulement tu prenais une bonne pay-sanne...

— Et lâcher Marcelle, hein ? non merci, moi je ne suis pas de cette espèce... et puis à propos, tu sais, Maurice, tu peux être tranquille à son sujet, il en a déjà une autre.

— Tais-toi, Hector, pourquoi fais-tu de la peine à ta sœur ? dit Mme Destral.

— Il ne me fait pas de la peine, dit calmement Juliette, Maurice n'a rien de mieux à faire.

Pendant un moment, personne ne dit rien. Hector se dirigea vers la porte.

— Tu ne veux pas manger ta soupe ? dit la mère avec effort.

— Non merci, j'ai assez soupé avec vos jérémiades.

— Moi aussi, dit le père repoussant son assiette intacte, j'ai assez soupé.

— Allons donc, papa, dit Juliette, mange ta soupe et ne te fais pas de souci, ni de chagrin... Hector changera peut-être d'idée, sans ça, tant pis, on s'en tirera quand même, je veux assez t'aider.

(A suivre). Louise Musy.

Le vin de Touraine. — Le vin de Touraine est fort bon, dit M. Abel Lefranc. Il s'y récoltait déjà en abondance au temps de Rabelais. Un paysan tourangeau, à qui je demandais ce qu'il buvait dans sa journée, me répondit avec simplicité : — Mes sept litres, comme tout le monde.

Bourg-Ciné-Sonore. — Au Bourg, passe cette semaine le célèbre film **Oso: Un Soir de Raffle**, un des meilleurs films français à ce jour. Sur un excellent scénario de Henri Decoin, Carmino Gallone a bâti une œuvre extrêmement unie, solide, pleine de bonne humeur, débordante d'action et de vie. La musique en est charmante et la chanson « Si l'on ne s'était pas connu » a déjà fait le tour de la ville. L'interprétation est parfaite et les matchs de boxe tout à fait naturels. Deux vedettes, Albert Préjean et la charmante Annabella. Ils sont charmants tous deux, mais d'autres méritent les mêmes éloges : Lucien Baroux, si cocasse dans le rôle du baron, Constant Rémy, le sympathique manager, la belle Edith Méra, sans compter le petit soigneur, très intelligemment drôle, Lerner. — Dimanche, matinées à 14 h. et 16 h. 15.

Pour la rédaction J. BRON, édit.

Lausanne. — Imp. Pache-Varidel & Bron.

Adresses utiles

Nous prions nos abonnés et lecteurs d'utiliser ces adresses de maisons recommandées lors de leurs achats et d'indiquer le *Conteur Vaudois* comme référence.



POUR OBTENIR DES MEUBLES

de qualité supérieure, d'un goût par fait, aux prix les plus modestes.

Adressez-vous en toute confiance à la fabrique exclusivement suisse

MEUBLES PERRENOUD

Succursale de Lausanne : PÉPINET-GRAND-PONT

HERNIEUX

Adressez-vous en toute confiance aux spécialistes :

Margot & Jeannet

BANDAGISTES

Riponne et Pré-du-Marché, Lausanne